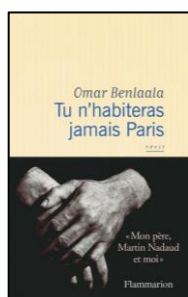

**LINDA BENDALI, SARCELLES, UNE UTOPIE RÉUSSIE ?,
GULF STREAM ÉDITEUR, 2006**



Il est à Sarcelles un quartier comme il n'en existe nulle part ailleurs en France. Baptisé affectueusement « la petite Jérusalem », il pourrait aussi rappeler Tunis, Casablanca ou Constantine tant chantent dans ses rues tous les accents du Maghreb. On y cause indifféremment hébreu, arabe ou français et on y parle beaucoup avec les mains. Situé dans le « haut » du grand ensemble, dans le quadrilatère compris entre l'avenue du 8 mai 1945, le boulevard

Albert Camus, l'avenue Paul-Valéry et le boulevard Edouard-Branly, ce secteur abrite des centaines de familles juives, en majorité sépharades, agglutinées autour de la grande synagogue. Une concentration qui lui vaut l'appellation de « quartier juif » car dans ses rues, la judaïcité s'exhibe avec fierté et sérénité. « Sarcelles nous permet d'avoir une vie communautaire épanouie et sans complexe car ici, le regard de l'autre ne nous gêne pas » se réjouit Marc Djébali, médecin généraliste, porte-parole de la communauté juive et ancien président du collectif des associations juives de Sarcelles.

**OMAR BENLAALA, TU N'HABITERAS JAMAIS PARIS,
FLAMMARION, 2018.**

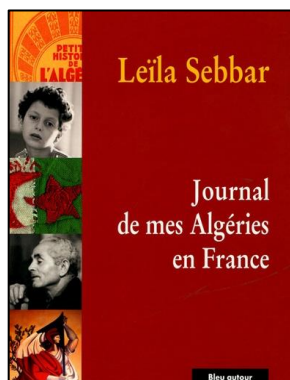


L'auteur décide d'enregistrer les souvenirs de son père Bouzid, ouvrier kabyle algérien immigré en France. Arrivé en France, il s'installe dans l'Est parisien, rue de la Mare dans le quartier de Belleville, qu'il découvre petit à petit.

J'ai toujours aimé marché seul, et grâce à ça, petit à petit je me suis échappé du groupe. D'abord en poussant jusqu'au Terminus, ce café, place de la République, ouvert jusqu'à quatre heures du matin, d'où j'observais les Parisiens, leurs manières, leurs habitudes, les expressions, les accents. Puis je remontais rue de la Mare, pleins de mots inconnus, de nouveaux visages ; j'y retrouvais les copains, les cousins, d'autres cafés. Ce n'est pas que j'aimais moins ce quartier, mais simplement, j'avais le sentiment qu'il m'allait moins bien, comme un vêtement qu'on adorait adolescent et qu'on refuse même de voir une fois adulte. Bien sûr, j'étais

content de retrouver mon environnement en rentrant du travail : le marchand de charbon du 21 ; la cité Antoine-Loubeyre, au 23, où se trouvaient l'usine de chaussures et nos amis arméniens ; l'épicerie du 29 ; le bar juste après – mon repaire à moi, c'était celui du 39, face à notre immeuble. Je ne sais pas s'il avait un nom mais si c'est le cas, on ne nous a pas officiellement présentés. À côté, au 41, David vendait conserves, bougies, allumettes. Ensemble, on parlait arabe. Il nous faisait crédit, sans rien noter. Le matin, avant d'aller au turbin, on prenait les cageots des provisions du jour, et, le soir, on payait. La confiance était réciproque, l'entente excellente jusqu'à la guerre des Six Jours, qui a semé la confusion. L'effet papillon. Si un battement d'ailes a tant de conséquences, que dire d'un obus ? Devant le 40, on se réunissait pour fumer et raconter nos journées. Au 45, la boulangerie qui nous a fait découvrir la baguette. Plus haut, rue des Cascades, un repère de blousons noirs. Parfois, j'y passais boire une bière, puis une autre, et un dernier verre. Pourtant, ce n'est pas l'eau qui manque entre la Mare, les Rigoles et les Cascades ! Et ces anciens lavoirs, encore intacts, qui aujourd'hui font le bonheur des promeneurs. Sans oublier le réservoir, porte des Lilas. C'est pourtant à la douche municipale qu'on se rendait le dimanche, pour un bain hebdomadaire, juste avant d'aller remplir le cabas collectif au marché. En fait, on partageait tout : le travail, nos nuits, les repas, même nos séances de cinéma à Belleville, Barbès, la Villette, Avron.

LEÏLA SEBBAR, *MES ALGÉRIES EN FRANCE*, BLEU AUTOUR, 2004.



L'ouvrage de Leïla Sebbar rassemble une série de portraits féminins élaborés à partir d'entretiens, de photos, d'objets qui disent l'histoire de l'Algérie en France. Ici, elle recueille la parole de Marthe Stora, née Zaoui, à Constantine en 1918 et décédée en l'an 2000. Marthe a quitté l'Algérie en 1962 et l'entretien est réalisé en France, en 1991, à Sartrouville où elle a vécu et terminé sa vie. Dans ses souvenirs, elle donne à voir la diversité des sta-

tuts, des trajectoires et des relations. La cuisine servant de lien nostalgique avec le passé.

Je suis née à Constantine. Aussi loin que je remonte, on est de Constantine. Mon père tenait une bijouterie dans le quartier musulman. Nous habitions le quartier israélite, une belle maison. Dans la famille on avait des terres à blé, du côté de ma mère. Mes parents étaient de bons Juifs. Les Juifs observaient. On a toujours observé. On était sept filles et un garçon. Les filles ne fréquentaient pas l'école religieuse, c'était réservé aux garçons. Ils apprenaient l'hébreu pour dire les prières en hébreu le jour de la communion. Nous les filles, non. On n'a jamais reçu d'instruction religieuse. On aidait ma mère

à la cuisine, pour les rites juifs on savait. Je fais la cuisine de chez nous. Le couscous, les gâteaux. C'est ma mère qui m'a appris. On n'achetait jamais de pâtisseries, les cigares aux amandes, les makrouts, les gâteaux au miel, tout était fait à la maison. Aujourd'hui encore mes enfants me demandent la cuisine de là-bas.

Je ne suis pas allée à l'école du Consistoire mais à l'école française, oui. Jusqu'au brevet. C'était des écoles de filles, à côté de l'école de garçons, les filles musulmanes ne venaient pas à l'école, je n'en ai jamais vu, ni au collège. Je n'ai pas eu d'amie musulmane. Les filles se voilaient à douze ou treize ans et on ne les voyait plus. Les garçons avaient des amis musulmans qui fréquentent l'école française. Mon grand-père avait un ami, un cheikh, qui venait tous les jours bavarder avec lui au magasin, il avait sa chaise. Ils parlaient en arabe. J'ai un oncle paternel qui savait très bien l'arabe, c'était un lettré, il était interprète militaire, i a écrit des livres en arabe. L'autre oncle celui qui était président du Consistoire, était scientifique, il est devenu commandant dans l'armée française. Mon père a fait la guerre de 14-18. On était français. Un frère de ma mère est mort à Bordeaux pendant la guerre, son corps a été transféré à Constantine, un autre oncle est mort à Arras au début de la guerre, il est enterré là-bas dans une fosse commune.

PATRICK BRUEL, *AU CAFÉ DES DÉLICES*, 1999.

Le *Café des délices* est un établissement de Sidi Bou Saïd, petit village situé à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Tunis. Il offre une vue incomparable sur le golfe de Carthage et est très proche du site archéologique de l'ancienne cité de la Rome Antique.

Tes souvenirs se voilent
Ça fait comme une éclipse
Une nuit pleine d'étoiles
Sur le port de Tunis
Le vent de l'éventail de
ton grand-père assis
Au Café des Délices

Tes souvenirs se voilent
Tu vois passer le tram
Et la blancheur des voiles
Des femmes tenant un fils
Et l'odeur du jasmin
Qu'il tenait dans ses mains
Au Café des Délices

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, ya lil

Tes souvenirs se voilent
Tu la revois la fille
Le baiser qui fait mal
À Port El Kantaoui
Les premiers mots d'amour
Sur des chansons velours
Habibi, habibi

Tes souvenirs se voilent
Tu les aimais ces fruits
Les noyaux d'abricot pour toi,
c'étaient des billes

Et les soirées de fête
Qu'on faisait dans nos têtes
Aux plages d'Hammamet

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Tes souvenirs se voilent
À l'avant du bateau
Et ce quai qui s'éloigne
Vers un monde nouveau
Une vie qui s'arrête
Pour un jour qui commence
C'est peut-être une chance

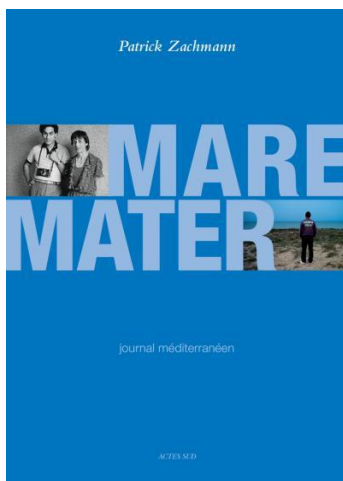
Ya lil, ya lil, tu n'oublieras pas
Ya lil, ya lil, ces parfums d'autrefois
Ya lil, ya lil, tu n'oublieras pas
Ya lil, ya lil, même si tu t'en vas

Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil
Ya lil, ya lil, habibi ya lil

Une nuit pleine d'étoiles
(ya lil, ya lil, habibi ya lil)
Sur le port de Tunis
Et la blancheur des voiles
Des femmes tenant un fils
Le vent de l'éventail de ton
grand-père assis
Et l'odeur du jasmin
Qu'il tenait dans ses mains
Au Café des Délices

Au Café des Délices
Ya lil
Mille ya lil, au Café des Délices

**PATRICK ZACHMANN, MARE MATER, JOURNAL
MÉDITERRANÉEN, ACTES SUD, 2013**



L'ouvrage dont est extrait ce texte a été publié en accompagnement de l'exposition éponyme qui s'est déroulée au MUSEM entre novembre 2013 et janvier 2014. En exergue, une citation de Patrick Zachmann « Je suis devenu photographe parce que je n'ai pas de mémoire. La photographie me permet de reconstituer les albums de famille que je n'ai jamais eus, dont les images manquantes sont devenues le moteur de mes recherches. Mes planches-contact sont mon journal intime ».

Comme me l'avait suggéré Huguette, j'ai pu rencontrer Albert, l'un des fils de mon grand-oncle Max. Je l'ai interviewé et filmé avec sa femme dans un appartement luxueux de Neuilly. Pharmacien à la retraite, il a je crois 86 ans. Lorsque j'arrive, la femme d'Albert me dit : « Enchantée. Il n'est jamais trop tard pour faire connaissance ». Ils sont très aimables et Albert me parle du passé, du Maroc, d'une voix très posée, douce, très lente. Tantôt il me tutoie, tantôt il me vouvoie.

Albert n'a pas du tout le même rapport que ma mère avec le pays où il a grandi. Il parle du Maroc comme d'un pays délicieux qu'il a aimé, d'Oujda comme d'une ville où « il faisait bon vivre ». Il évoque le climat exceptionnel, la plage magnifique où ils allaient se baigner, la maison familiale... Ma mère me disait de sa maison que c'était un taudis. J'envie les enfants d'Albert dont il me parle un peu et auxquels il a transmis ce passé. Il a même fait un voyage avec l'un d'entre eux à Oujda. Je l'interroge sur ses relations là-bas avec les Arabes. Il en garde un très bon souvenir. Albert parle du changement survenu depuis l'apparition des intégristes musulmans, mais que sinon, les Juifs et les Arabes étaient faits pour s'entendre. Je n'en suis pas totalement convaincu, mais je trouve ce discours rassurant. On a tellement de mal à croire à une paix possible entre Israéliens et palestiniens qu'on finit par penser que Juifs et arabes sont ennemis depuis toujours.

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

L'ÉQUIPE DU DÉPARTEMENT DE LA PÉDAGOGIE

- Marie Bourdeau, responsable du département de la pédagogie
marie.bourdeau@palais-portedoree.fr
- Véronique Servat, coordinatrice des ressources pédagogiques
veronique.servat@palais-portedoree.fr
- Malika Ziane, chargée de recherche
malika.ziane@palais-portedoree.fr

Et trois professeures-relais missionnées par les DAAC des rectorats de Versailles, Créteil et Paris :

- Christiane Audran-Delhez, académie de Versailles
christiane.audran-delhez@palais-portedoree.fr
- Ibtissem Hadri-Louison : académie de Créteil
ibtissem.hadri-louison@palais-portedoree.fr
- Delphine Vanhove : académie de Paris
delphine.vanhove@palais-portedoree.fr

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

histoire-immigration.fr/diffuser-les-savoirs/la-pedagogie

INFORMATIONS PRATIQUES

ACCÈS

PALAIS DE LA PORTE DORÉE

Musée national de l'histoire de l'immigration

Aquarium tropical

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3^a – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



www.palais-portedoree.fr

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : info@palais-portedoree.fr

education@palais-portedoree.fr

HORAIRES

Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.

Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.

Fermé le lundi et les 25 décembre, 1^{er} janvier, 1^{er} mai.

Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.
